La Perte du 'Chez-soi' : Néo-libéralisme, Fascisme et la Nécessité d'une Révolution Morale au 21e Siècle

Par Frank , 17 juillet 2026

La Perte du 'Chez-soi' : Néo-libéralisme, Fascisme et la Nécessité d'une Révolution Morale au 21e Siècle



Par Frank Dumon

“Cher étranger… Te sens-tu encore chez toi ? Et si oui, pour combien de temps encore ?” C'est par cette question pénétrante, presque claustrophobe, que l'écrivaine et journaliste turque Ece Temelkuran ouvre son ouvrage primé *Nation of Strangers: Rebuilding Home in the 21st Century*. Un livre qui n'a pas seulement mérité une place sur la shortlist du Women’s Prize for Non-Fiction, mais qui sert également d'avertissement existentiel pour un monde glissant de plus en plus vers un état de déplacement collectif. Dans une conversation approfondie avec le journaliste et auteur américain Chris Hedges, Temelkuran dissèque les mécanismes qui ont vidé nos démocraties de leur substance et dessine une

boussole sombre, mais nécessaire, pour l'avenir.

Temelkuran n'est pas une novice dans la prédiction de bouleversements politiques. Pendant des années, elle a joué le rôle de Cassandre politique, mettant en garde l'Occident contre la montée du fascisme, sur la base de sa propre expérience dans la Turquie de Recep Tayyip Erdoğan. Mais son analyse s'étend bien au-delà des frontières de son pays natal. Elle identifie des schémas mondiaux qui se répètent de l'Inde aux États-Unis, et de l'Europe à la Russie. Le cœur de son argumentation est inconfortable mais inévitable : ce que nous vivons aujourd'hui n'est pas une aberration temporaire ou le résultat d'un seul démagogue, mais le point final logique et fatal de décennies de ravages néo-libéraux.

Les Sept Étapes de la Démocratie vers le Fascisme

Dans son ouvrage précédent, *How to Lose a Country: The Seven Steps from Democracy to Fascism*, Temelkuran révèle un plan effroyablement reconnaissable dans plusieurs régimes contemporains. Ces sept étapes ne sont pas une coïncidence fortuite, mais un démantèlement méthodique de l'État de droit.

La première étape est la division délibérée de la société en deux camps hostiles : le 'peuple réel' contre 'l'élite corrompue'. Un leader se positionne comme l'incarnation unique et véritable de la volonté du peuple. La deuxième étape est la dissolution de la vérité, où la loyauté envers le leader est systématiquement valorisée plus que la décence ou l'intégrité morale. Dans la troisième phase, la honte en tant que correctif social est démantelée. Le leader brise le consensus politique et moral établi avec une impitoyabilité sans précédent. Plus ce leader reste au pouvoir, plus les limites de l'acceptable reculent. Ce qui était considéré hier comme impensable ou méprisable devient normalisé aujourd'hui.

La quatrième étape concerne le vidage silencieux des institutions qui maintiennent la démocratie. La justice, les médias, le monde universitaire et les organes législatifs sont vidés de leur substance ou remplis de fidèles exécutants. À la cinquième étape, la définition même de la démocratie est réécrite : elle est réduite à une simple règle de la majorité, où les valeurs universelles, la dignité humaine et l'État de droit sont troqués contre un nationalisme féroce, une victimisation fière et une réécriture de l'histoire. La sixième étape est la normalisation de la cruauté et de l'impitoyabilité, non seulement dans les plus hautes sphères de la politique, mais aussi comme un poison qui s'infiltre dans la vie quotidienne. Enfin, à la septième étape, le cercle de ceux qui sont considérés comme 'nous' se rétrécit, tandis que des millions de concitoyens sont transformés en suspects permanents.

Temelkuran souligne qu'il est naïf de penser que le problème se résoudra une fois qu'un leader spécifique disparaîtra. Qu'il s'agisse de Donald Trump, Recep Tayyip Erdoğan, Narendra Modi, Vladimir Poutine ou Nigel Farage : les dizaines de millions de personnes attisées par leur message continueront d'exister. Elles seront prêtes à agir sur ordre d'une figure similaire. Le leader n'est que le symptôme ; la maladie est plus profonde.

Le Néo-libéralisme comme Moteur Idéologique du Gouffre

Pour comprendre les racines de ce déclin, selon Temelkuran et Hedges, il faut regarder le néo-libéralisme. Ils ne le voient pas comme une théorie économique neutre, mais comme un 'capitalisme sans merci', le moteur idéologique qui a vidé les institutions démocratiques. Depuis les années 1980, avec l'essor de Ronald Reagan et Margaret Thatcher et leur mantra selon lequel "il n'y a pas d'alternative" (TINA), la démocratie a été vidée de sa substance pour n'être plus qu'une façade, une représentation théâtrale superficielle.



En raison de l'injustice sociale extrême et du manque d'égalité, la démocratie a perdu son sens pour le citoyen ordinaire. La promesse de changement s'est révélée à chaque fois une illusion. Lorsque des leaders forts sont apparus sur la scène mondiale, ils ont promis aux gens qu'ils seraient 'leur homme' dans la capitale. Les gens voulaient croire cela, non pas parce qu'ils sont intrinsèquement mauvais, mais

par pur désespoir et par sentiment de vengeance contre un système qui les a trahis. Ces leaders, qualifiés de "clowns effrayants" par Temelkuran, envoient un signal codé : ils reconnaissent que les anciennes règles de décence et de justice sociale étaient une farce, et promettent de jouer selon les nouvelles règles difficiles en faveur de leurs partisans.

Le soutien à ces leaders n'est pas motivé par un désir de société plus juste. Ils savent qu'il y aura des gagnants et des perdants ; ils veulent simplement être du côté gagnant. En Turquie, et désormais aussi aux États-Unis, cela a conduit à la création d'un réseau financier profondément enraciné qui s'infiltre dans les capillaires de la société. Les moyens de subsistance du 'petit homme' dans un village reculé sont devenus directement liés à la survie politique du leader. Son soutien n'est plus un choix idéologique, mais une stratégie de survie économique. Cela rend le soutien si fanatique et résistant à toute forme de critique.

L'opposition traditionnelle, comme le Parti démocrate sous Bill Clinton ou le Parti travailliste sous Tony Blair, porte ici une lourde responsabilité historique. En adoptant elles-mêmes les politiques néo-libérales – pensez à l'ALENA, l'abrogation de la loi Glass-Steagall et la déréglementation du secteur financier – elles ont balayé toute alternative crédible. Elles se sont transformées en un 'Parti républicain light', ne laissant aucun choix réel à l'électeur. Les figures qui parlent effectivement des inégalités sociales, comme Ekrem İmamoğlu à Istanbul ou certaines voix progressistes aux États-Unis, suscitent donc autant d'enthousiasme : elles comblent un vide existentiel ignoré pendant des décennies.

L'Arrogance de la Classe Intellectuelle et la Complicité des Médias

L'une des observations les plus percutantes de la conversation concerne le rôle des médias et de l'élite intellectuelle. Temelkuran souligne une défaillance fondamentale du journalisme : la confusion entre neutralité et objectivité. Sous l'influence de la propagande néo-libérale, on a oublié que le journalisme a essentiellement pour tâche de remettre le pouvoir en question et de se ranger du côté des plus faibles. Elle se souvient comment, à ses débuts en tant que journaliste, le 'reporter syndical' était considéré comme un sympathisant communiste, tandis que le 'reporter économique' gagnait en prestige. Ce glissement au sein des rédactions était un microcosme de ce qui se passait dans la société dans son ensemble : les intérêts du capital sont devenus la norme, et la voix du travailleur a été marginalisée. Ce schéma s'est reproduit à l'identique dans les médias américains, où la section économique a pris le dessus, aboutissant à l'échec de la prévision du krach financier de 2008, car ils

étaient trop occupés à interviewer des banquiers.

Outre la complicité, il existe une arrogance profondément enracinée au sein de la classe intellectuelle et culturelle. Ce groupe continue de croire que ses paroles, sa présence et ses jugements moraux pèsent encore dans la balance. Temelkuran qualifie cela de dangereuse surestimation de soi. Elle raconte une anecdote sur le lancement de son livre en France, où un homme d'affaires d'extrême droite a racheté une grande maison d'édition, après quoi tous les écrivains ont démissionné en signe de protestation. Sa réaction était révélatrice : "Pourquoi pensez-vous que votre absence compte ? Votre présence n'a déjà plus d'importance." La classe intellectuelle ne comprend pas la nouvelle réalité : les règles du jeu ont changé, et s'accrocher à l'ancienne étiquette et à la protestation formelle est devenu inutile.

Cela exige une humilité radicale et le courage de regarder la réalité en face. Nous n'avons plus le luxe de nous cacher dans l'illusion que tout redeviendra 'normal' une fois qu'un certain leader aura disparu. C'est une pensée réconfortante qui masque la profondeur de la crise systémique. Le véritable défi n'est pas d'éliminer un individu, mais de reconstruire un fondement qui a été érodé depuis longtemps.

Les Élections comme un Jeu d'Endurance

Lorsqu'il s'agit d'aborder ce déclin autoritaire, Temelkuran met en garde contre le piège de l'indignation superficielle. La colère et les réactions émotionnelles face aux déclarations spectaculaires quotidiennes de leaders comme Trump sont compréhensibles, mais stratégiquement inutiles. C'est une tactique de diversion. Pendant que l'opinion publique s'empêtre dans les aspects 'téléréalité' du leadership, des changements critiques sont mis en œuvre à huis clos dans le système judiciaire et d'autres institutions.



Combattre ce type de régimes n'est pas un sprint, mais un 'jeu d'endurance'. Un pays doit mobiliser une attention organisée et active. Temelkuran souligne que les États-Unis sont encore dans une position relativement privilégiée par rapport à la Turquie, car Trump n'a pas encore eu le temps d'institutionnaliser pleinement son régime ou d'éduquer toute une génération selon sa vision. Cela rend la période actuelle cruciale ; c'est peut-être l'une des dernières chances d'inverser le sort du pays.

La leçon de la Turquie est que les élections ne doivent pas être subies passivement. Lorsque l'espoir d'un processus électoral équitable s'est estompé, le vote en Turquie s'est transformé en un acte de militantisme politique. Les citoyens se sont organisés pour surveiller les bureaux de vote, agir comme témoins et empêcher la fraude électorale. Cet engagement actif a non seulement redonné un sentiment de contrôle à la population, mais a également réinjecté de l'énergie dans la politique partisane. Il a forcé les politiciens à modérer leurs fausses promesses. Temelkuran espère que les Américains et les Européens suivront cet exemple : protéger le processus démocratique est au moins aussi important que d'exprimer son vote.

Le Déplacement Existentiel : La Perte du 'Chez-soi'

Le titre de son dernier livre, *Nation of Strangers*, fait référence à une perte plus profonde et plus existentielle que la seule perte politique. Temelkuran fait une distinction entre les réfugiés et les exilés, ce dernier terme ayant souvent une connotation sanctionnée et romantique. Mais dans la pratique, aux guichets des visas et dans les files d'attente des bureaucraties, cette distinction devient sans

objet. Quiconque est contraint de quitter son pays partage le même sort de déplacement.

Cependant, le concept d'être 'déplacé' (rendu avec justesse par le mot anglais du 18e siècle 'unhomed') touche aujourd'hui également les citoyens dans leurs propres pays. Lorsqu'un gouvernement commence à vous considérer comme un ennemi parce que vous défendez des valeurs fondamentales – comme on l'a vu récemment lors des manifestations dans les universités américaines – vous ne vous sentez plus chez vous dans votre propre pays. Nous perdons notre foyer à cause de la guerre, du fascisme, de la crise climatique, et du déclin moral visible lorsque des dirigeants atteints de cécité psychopathique font des présentations sur la construction de complexes de luxe sur les décombres d'un génocide, comme à Gaza.

Temelkuran cite une définition puissante et poétique : "Le foyer n'est pas ce que tu te rappelles, mais l'endroit où l'on se souvient de toi." C'est un changement de perspective fondamental. Nous pensons souvent que nous aspirons à un lieu, mais en réalité, nous aspirons à une époque et aux personnes qui nous connaissent et nous reconnaissent. Lorsque vous quittez votre pays et vous retrouvez dans un environnement où personne ne vous connaît, vous doutez de votre propre existence. C'est une page blanche terrifiante. C'est pourquoi la promesse des politiciens de rendre un pays "à nouveau grand" est une absurdité absolue. On ne peut pas restaurer une fantaisie nostalgique, car le foyer concerne les liens humains et la reconnaissance mutuelle, et non un passé statique.

Ironiquement, ce sont précisément les réfugiés et les exilés qui possèdent la sagesse nécessaire pour cette époque. Ils ont tout perdu et ont dû reconstruire leur foyer à partir de rien. C'est exactement ce que le reste du monde devra bientôt faire, pour quelque raison que ce soit. La question est de savoir si nous sommes capables de former des relations et une nouvelle politique à partir de ce destin commun de déplacement et de vulnérabilité.

La Nécessité d'une Révolution Morale

Face à cette sombre réalité, Temelkuran soutient qu'une révolution purement politique est insuffisante. Ce dont nous avons besoin, c'est d'une révolution morale. Dans son ouvrage précédent, *Together: A Manifesto Against the Heartless World*, elle affirmait déjà que nous avons perdu non seulement la démocratie, mais aussi notre dignité humaine. C'est le problème central de la politique en ce siècle.

Il y a assez d'indignation, assez de cruauté, et même assez d'idées intellectuelles sur la façon de changer les choses. Ce qui manque, c'est le liant : le pathos, le langage.

Nous avons besoin d'un nouveau langage, un langage d'humilité, de vérité et, ose-t-elle dire, d'amour humain. Tous les systèmes autoritaires, du néo-libéralisme au fascisme, sont enracinés dans une peur fondamentale. Les dirigeants mobilisent cette peur et en fabriquent l'hostilité et la haine. La réponse progressiste doit être d'organiser 'l'amour humain' à ce niveau moral et philosophique.

Cela peut sembler abstrait, mais c'est la seule base d'une solidarité mondiale. Pour créer la passion dont les gens ont besoin pour lutter pour une existence digne, nous avons besoin de poésie et d'un langage humain particulier. Sans cela, nous restons bloqués dans le langage froid et technocratique de l'establishment, qui ne touche pas le cœur des gens. La répression de ce langage – comme on le voit lors de la répression brutale des manifestations étudiantes contre le génocide, ou des mesures draconiennes contre la liberté d'expression dans des pays comme l'Allemagne – montre que l'État considère désormais la manifestation de la dignité humaine et de la compassion comme un acte de subversion.

De l'Espoir à la Foi et le Rire Noir

Dans ce contexte, Temelkuran fait une distinction cruciale entre 'espoir' et 'foi'. Beaucoup de gens demandent de l'espoir, mais ce qu'ils demandent vraiment, c'est une raison de croire. Le néo-libéralisme ne nous a pas seulement privés de justice sociale, mais aussi de notre foi dans l'action humaine. Le système est construit sur le postulat que l'être humain est naturellement égoïste, cupide et mauvais. Parce que nous avons fini par croire à cette définition, notre foi en l'humanité et en l'avenir nous a été volée.

Pour briser cela, nous n'avons pas besoin d'un vague 'espoir', mais d'une 'foi' active en l'humanité. Comme pour toute forme de foi, elle ne commence pas par l'objet de la foi, mais par soi-même. Une fois que vous commencez à croire